

## HOMME ET FEMME IL LES CREA ?

Le mariage : sacrement ou institution ? contrat ou engagement ? Pour l'homme et la femme ou pour tous ? Scènes de noces ou sacrement ?

Voir sur la toile *Le monde des objets et des bouquets de mariage dans Madame Bovary Les Amis de Flaubert* – Année 1984 – Bulletin n° 65 – Page 11

Excellente analyse des passages sur le « bouquet de mariage » d'Emma Bovary qui fonctionne comme signe inconscient de la dégradation de son mariage. Vous pouvez retrouver grâce à ce texte les passages sur le bouquet de mariage, qui signe la lente dégradation du sien. C'est une approche un peu plus originale que les tartes à la crème habituelles.

---

Lecture d'une œuvre Mme Bovary (voir sur le site – Œuvre intégrale)

### Texte 1 La première femme de Charles

Mais ce n'était pas tout que d'avoir élevé son fils, de lui avoir fait apprendre la médecine et découvert Tostes pour l'exercer : il lui fallait une femme. Elle lui en trouva une : la veuve d'un huissier de Dieppe, qui avait quarante-cinq ans et douze cents livres de rente.

Quoiqu'elle fût laide, sèche comme un cotret, et bourgeonnée comme un printemps, certes Mme Dubuc ne manquait pas de partis à choisir. Pour arriver à ses fins, la mère Bovary fut obligée de les évincer tous, et elle déjoua même fort habilement les intrigues d'un charcutier qui était soutenu par les prêtres.

Charles avait entrevu dans le mariage l'avènement d'une condition meilleure, imaginant qu'il serait plus libre et pourrait disposer de sa personne et de son argent. Mais sa femme fut le maître ; il devait devant le monde dire ceci, ne pas dire cela, faire maigre tous les vendredis, s'habiller comme elle l'entendait, harceler par son ordre les clients qui ne payaient pas. Elle décachetait ses lettres, épiait ses démarches, et l'écoutait, à travers la cloison, donner ses consultations dans son cabinet, quand il y avait des femmes.

Il lui fallait son chocolat tous les matins, des égards à n'en plus finir. Elle se plaignait sans cesse de ses nerfs, de sa poitrine, de ses humeurs. Le bruit des pas lui faisait mal ; on s'en allait, la solitude lui devenait odieuse ; revenait-on près d'elle, c'était pour la voir mourir, sans doute. Le soir, quand Charles rentrait, elle sortait de dessous ses draps ses longs bras maigres, les lui passait autour du cou, et, l'ayant fait asseoir au bord du lit, se mettait à lui parler de ses chagrins : il l'oubliait, il en aimait une autre ! On lui avait bien dit qu'elle serait malheureuse ; et elle finissait en lui demandant quelque sirop pour sa santé et un peu plus d'amour.

### Texte 2

Le jardin, plus long que large, allait, entre deux murs de bauge couverts d'abricots en espalier, jusqu'à une haie d'épines qui le séparait des champs. Il y avait, au milieu, un cadran solaire en ardoise, sur un piédestal de maçonnerie ; quatre plates-bandes garnies d'églantiers maigres entouraient symétriquement le carré plus utile des végétations sérieuses. Tout au fond, sous les sapinettes, un curé de plâtre lisait son bréviaire.

Emma monta dans les chambres. La première n'était point meublée ; mais la seconde, qui était la chambre conjugale, avait un lit d'acajou dans une alcôve à draperie rouge. Une boîte en coquillages décorait la commode ; et, sur le secrétaire, près de la fenêtre, il y avait, dans une carafe, un bouquet de fleurs d'oranger, noué par des rubans de satin blanc. C'était un bouquet de mariée, le bouquet de l'autre ! Elle le regarda. Charles s'en aperçut, il le prit et l'alla porter au grenier, tandis qu'assise dans un fauteuil (on disposait ses affaires autour d'elle), Emma songeait à son bouquet de mariage, qui était emballé dans un carton, et se demandait, en rêvant, ce qu'on en ferait, si par hasard elle venait à mourir.

Elle s'occupa, les premiers jours, à méditer des changements dans sa maison. Elle retira les globes des flambeaux, fit coller des papiers neufs, repeindre l'escalier et faire des bancs dans le jardin, tout autour du cadran solaire ; elle demanda même comment s'y prendre pour avoir un bassin à jet d'eau avec des poissons. Enfin son mari, sachant qu'elle aimait à se promener en voiture, trouva un *boc* d'occasion, qui, ayant une fois des lanternes neuves et des garde-crotte en cuir piqué, ressembla presque à un tilbury.

### Texte 3 le début de la maladie d'Emma

En de certains jours, elle bavardait avec une abondance fébrile ; à ces exaltations succédaient tout à coup des torpeurs où elle restait sans parler, sans bouger. Ce qui la ranimait alors, c'était de se répandre sur les bras un flacon d'eau de Cologne.

Comme elle se plaignait de Tostes continuellement, Charles imagina que la cause de sa maladie était sans doute dans quelque influence locale, et, s'arrêtant à cette idée, il songea sérieusement à aller s'établir ailleurs.

Dès lors, elle but du vinaigre pour se faire maigrir, contracta une petite toux sèche et perdit complètement l'appétit.

Il en coûtait à Charles d'abandonner Tostes, après quatre ans de séjour et au moment où il commençait à s'y poser. S'il le fallait, cependant ! Il la conduisit à Rouen, voir son ancien maître. C'était une maladie nerveuse : on devait la changer d'air,

Après s'être tourné de côté et d'autre, Charles apprit qu'il y avait, dans l'arrondissement de Neufchâtel, un fort bourg nommé Yonville-l'Abbaye, dont le médecin, qui était un réfugié polonais, venait de décamper la semaine précédente. Alors il écrivit au pharmacien de l'endroit pour savoir quel était le chiffre de la population, la distance où se trouvait le confrère le plus voisin, combien par année gagnait son prédécesseur, etc. ; et, les réponses ayant été satisfaisantes, il se résolut à déménager vers le printemps, si la santé d'Emma ne s'améliorait pas.

Un jour qu'en prévision de son départ elle faisait des rangements dans un tiroir, elle se piqua les doigts à quelque chose. C'était un fil de fer de son bouquet de mariage. Les boutons d'oranger étaient jaunes de poussière, et les rubans de satin, à liséré d'argent, s'effiloquaient par le bord. Elle le jeta dans le feu. Il s'enflamma plus vite qu'une paille sèche. Puis ce fut comme un buisson rouge sur les cendres, et qui se rongeaient lentement. Elle le regarda brûler. Les petites baies de carton éclataient, les fils d'archal se tordaient, le galon se fondait ; et les corolles de papier, racornies, se balançant le long de la plaque comme des papillons noirs, enfin s'envolèrent par la cheminée.

Quand on partit de Tostes, au mois de mars, Mme Bovary était enceinte.

### **Textes complémentaires**

Texte A : La Genèse

Texte B : Victor Hugo - Œuvres complètes – Laffont - 7, 112/141, 1846

Texte C : François Coppée, Les yeux de la femme, *Les récits et les élégies* (1878)

Texte D : Nietzsche, Le Crépuscule des idoles ou Comment on philosophe au marteau, Mercure de France, 1908

### **Texte A : La Genèse**

Puis Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. 27Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image\* de Dieu, il créa l'homme et la femme.28Dieu les bénit, et Dieu leur dit: Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre

\*Le bibliste Jean-François Froger traduit par « consanguins », dans Sa consanguinité.

### **Texte B : Victor Hugo - Œuvres complètes – Laffont - 7, 112/141, 1846**

Un homme a dépensé tout ce qu'il avait en lui de jeunesse, de grâce, de force, de gaieté, de joie, de bonne humeur, d'esprit et d'amour. Il est passé, fané, flétri, blasé, épuisé, usé, vieilli, fatiguée, harassé abruti, éreinté, rendu. Il se dit un beau matin : tiens ! il faut que je me range, il faut que je me repose. – Il se marie. – Il prend une jeune fille qui ne sait pas la vie, qui entrevoit tout de telle sorte qu'elle ne divine rien, qui accepte le mariage comme une fête et un mari comme l'amour, qui a le cœur plein de songes, de visions, de passions, de fêtes, de romans, d'orages, et c'est avec cette fille, demain femme, qu'il prétend faire du repos. Voici comment le problème du mariage est posé : le mari attend et veut la paix, le calme plat de l'épuisement ; la femme rêve les émotions du commencement, les joies de l'âme, le mois d'avril, l'aube. L'un veut dormir, l'autre s'éveille.

Cela est absurde, et puis cela est injuste. Cela est doublement odieux. Quoi ! votre cœur, votre jeunesse, votre pensée, votre cerveau, votre santé, et quand cela est fait, quand vous n'avez plus rien à vous, ni en vous, quand il ne vous reste plus qu'un immense désir de sommeil, vous confisquez la jeunesse d'une autre, vous prenez la vie, le cœur, la passion, les rêves, les espérances, le droit au bonheur, la liberté, l'amour, l'âme d'une autre, pour vous en faire quoi ? un oreiller !

Et vous vous étonnez de mal dormir !

### **Texte C : François Coppée, Les yeux de la femme, *Les récits et les élégies* (1878)**

L'Éden resplendissait dans sa beauté première.  
 Eve, les yeux fermés encore à la lumière,  
 Venait d'être créée, et reposait, parmi  
 L'herbe en fleur, avec l'homme auprès d'elle endormi;  
 Et, pour le mal futur qu'en enfer le Rebelle  
 Méditait, elle était merveilleusement belle.  
 Son visage très pur, dans ses cheveux noyé,  
 S'appuyait mollement sur son bras replié  
 Et montrant le duvet de son aisselle blanche;  
 Et, du coude mignon à la robuste hanche,  
 Une ligne adorable, aux souples mouvements,  
 Descendait et glissait jusqu'à ses pieds charmants.  
 Le Créateur était fier de sa créature:  
 Sa puissance avait pris tout ce que la nature  
 Dans l'exquis et le beau lui donne et lui soumet,  
 Afin d'en embellir la femme qui dormait.  
 Il avait pris, pour mieux parfumer son haleine,  
 La brise qui passait sur les lys de la plaine;  
 Pour faire palpiter ses seins jeunes et fiers,  
 Il avait pris le rythme harmonieux des mers;  
 Elle parlait en songe, et pour ce doux murmure  
 Il avait pris les chants d'oiseaux sous la ramure;  
 Et pour ses longs cheveux d'or fluide et vermeil  
 Il avait pris l'éclat des rayons du soleil;  
 Et pour sa chair superbe il avait pris les roses.  
 Mais Eve s'éveillait; de ses paupières closes  
 Le dernier rêve allait s'enfuir, noir papillon,  
 Et sous ses cils baissés frémissait un rayon.  
 Alors, visible au fond du buisson tout en flamme,  
 Dieu voulut résumer les charmes de la femme  
 En un seul, mais qui fût le plus essentiel,  
 Et mit dans son regard tout l'infini du ciel.

**Texte D : Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles ou Comment on philosophe au marteau*, Mercure de France, 1908**

*Conçue comme un résumé de sa philosophie, c'est surtout une œuvre surexcitée, hystérique, où se manifeste hargne et ressentiment et sans doute aussi un début de folie. Le titre est une référence ironique au *Crépuscule des dieux* de Richard Wagner. Elle est composée d'un avant-propos, de dix chapitres et d'un extrait d'*Ainsi parlait Zarathoustra* qui conclut l'ouvrage. C'est très clairement le début du naufrage de la raison et l'expression du rejet violent de toute la culture allemande et européenne. Avec de solides raisons de la rejeter... L'analyse du mariage dans le texte ci-dessous est surtout l'analyse du mariage « bourgeois ». Texte éminemment prophétique.*

Nos institutions ne valent plus rien : là-dessus tout le monde est d'accord. Pourtant la faute n'en est pas à elles, mais à *nous*. Tous les instincts d'où sont sorties les institutions s'étant égarés, celles-ci à leur tour nous échappent, parce que nous ne nous y adaptons plus. (...) Pour qu'il y ait des institutions, il faut qu'il y ait une sorte de volonté, d'instinct, d'impératif, antilibéral jusqu'à la méchanceté : une volonté de tradition, d'autorité, de responsabilité, établie sur des siècles, de *solidarité* enchaînée à travers des siècles, dans le passé et dans l'avenir, *in infinitum*. (...) Tout l'occident n'a plus ces instincts d'où naissent les institutions, d'où naît l'*avenir* : rien n'est peut-être en opposition plus absolue à son « esprit moderne ». On vit pour aujourd'hui, on vit très vite, — on vit sans aucune responsabilité : c'est précisément ce que l'on appelle « liberté ». Tout ce qui fait que les institutions *sont* des institutions est méprisé, haï, écarté : on se croit de nouveau en danger d'esclavage dès que le mot « autorité » se fait seulement entendre. La *décadence* dans l'instinct d'évaluation de nos politiciens, de nos partis politiques va jusqu'à *préférer instinctivement* ce qui décompose, ce qui hâte la fin... Témoin le *mariage moderne*. Apparemment toute raison s'en est retirée : pourtant cela n'est pas une objection contre le mariage, mais contre la modernité. La raison du mariage — elle résidait dans la responsabilité juridique exclusive de l'homme : de cette façon le mariage avait un élément prépondérant, tandis qu'aujourd'hui il boîte sur deux jambes. La raison du mariage — elle résidait dans le principe de son indissolution : cela lui donnait

un accent qui, en face du hasard des sentiments et des passions, des impulsions du moment, *savait se faire écouter*. Elle résidait de même dans la responsabilité des familles quant au choix des époux. Avec cette indulgence croissante pour le mariage d'*amour* on a éliminé les bases mêmes du mariage, tout ce qui en *faisait* une institution. Jamais, au grand jamais, on ne fonde une institution sur une idiosyncrasie ; je le répète, on ne fonde *pas* le mariage sur « l'amour », — on le fonde sur l'instinct de l'espèce, sur l'instinct de propriété (la femme et les enfants étant des propriétés), sur l'*instinct de la domination* qui sans cesse s'organise dans la famille en petite souveraineté, qui a *besoin* des enfants et des héritiers pour maintenir, physiologiquement aussi, en mesure acquise de puissance, d'influence, de richesse, pour préparer de longues tâches, une solidarité d'instinct entre les siècles. Le mariage, en tant qu'institution, comprend déjà l'affirmation de la forme d'organisation la plus grande et la plus durable : si la société prise comme un tout ne peut *porter caution* d'elle-même jusque dans les générations les plus éloignées, le mariage est complètement dépourvu de sens. — Le mariage moderne a *perdu* sa signification — par conséquent on le supprime.

### **Texte E : Le mariage comme sacrement**

Le mot sacrement lui, vient du latin ecclésiastique « sacramentum » qui désigne tout objet ayant un caractère sacré. En latin classique, il signifie dépôt d'argent fait aux dieux comme garantie de sa bonne foi, serment prêté lors de ce dépôt ou lors d'un procès, serment d'engagement militaire, marque indélébile d'appartenance gravée sur la peau. L'usage du mot sacrement pour désigner les activités culturelles chrétiennes permettait d'éviter la confusion avec les religions à mystères païennes.